

Le monde pense, le monde change



Chaque époque se reconnaît à sa sensibilité et à sa manière de voir le monde. Chaque époque, conséquemment, façonne ses pratiques et ses modèles à partir d'un certain nombre de prémisses ou postulats. Tant et aussi longtemps que des gens croient sincèrement que la réalité se conçoit d'une manière donnée, ils font tout pour la maintenir et ils l'interrogent de façon à obtenir des réponses qui la confirment. Arrive un moment, toutefois, qu'on appelle « crise » ou « changement majeur ». Cela produit un état transitoire propice à introduire d'autres prémisses et postulats et à fonder, finalement, d'autres pratiques.

D'où vient donc notre besoin actuel de changement? Que s'est-il passé pour que nous éprouvions ainsi la nécessité de repenser l'école? Nous évoquons bien sûr la mondialisation et d'autres causes à caractère économique et politique, mais ce sont là des généralités peu convaincantes. La relation n'apparaît pas évidente entre ces grands mouvements et ce qui se passe dans nos vies privées.

Pour tout dire, si chaque époque se caractérise par son état d'esprit, allons voir de quoi il s'agit sur le plan même de ses manières de penser, de connaître et d'apprendre.

Nous pouvons distinguer trois manières et en même temps trois époques. Permettez-moi de les évoquer. Je le fais, rappelons-le, uniquement pour comprendre ce qui nous oblige aujourd'hui à considérer une nouvelle

pratique d'orientation, soit l'approche orientante. Cela nous fait voir les buts à poursuivre et nous permet d'identifier ce qui la justifie essentiellement.*

** Que de précaution! L'auteur craint au fond de vous faire perdre votre temps avec ses propos quelque peu théoriques, ce qui est un trait de l'époque actuelle que nous cherchons à comprendre. Nous voici relancés dans le sujet.*



Trois manières d'appréhender le monde

La distinction vient de Jean Piaget lui-même. Tout objet à connaître peut être connu selon trois dimensions correspondant chacune à un questionnement particulier.*

a) la dimension ontologique se traduit par le *Qu'est-ce que c'est?* et vise à connaître quelle est la nature réelle, la nature vraie de l'objet, de quoi il est fait, quelles sont ses composantes et sa structure. Il s'agit de l'identifier, de le décrire et d'en saisir la composition.

b) la dimension fonctionnelle se traduit par le *Comment ça fonctionne?* Elle s'intéresse aux opérations, aux mécanismes, aux processus sous-jacents et aux programmes et systèmes qui font comprendre ce qui se passe sous les apparences.

c) la dimension évolutive se traduit par le *Qu'est-ce que ça devient? Où cela mène-t-il?* Le questionnement de ce type suppose que l'objet à connaître subit des changements, qu'il se modifie selon des conditions variables de temps, de lieux et de contextes. La question s'intéresse particulièrement aux manifestations diverses d'un phénomène donné, sous l'effet des influences et des actions qui s'exercent sur lui.

À l'époque des études classiques, dans les années 1940, 50, 60, la connaissance consistait à pouvoir donner la définition de quoi que ce soit. On croyait savoir tout d'une chose quand elle était nommée et décrite dans sa nature et dans ses composantes. La philosophie, la littérature, les dictionnaires et les encyclopédies constituaient les outils indispensables de la culture générale. Les noms des grands personnages, inventeurs ou artistes ainsi que les dates faisaient les génies en herbe. Qui avait les mots connaissait le monde. On se l'appropriait symboliquement en le nommant comme Adam et Ève au milieu de l'Éden. L'homme était dans le monde mais, surtout, le monde était en lui tel un roseau pensant. Le concept pouvait parfois se confondre avec la réalité elle-même. On dira plus tard, au moment de s'en distancer, que la carte n'est pas le territoire.

** Lire à ce sujet Jean-Louis Le Moigne,*

La théorie du système général.

Théorie de la modélisation, plus

spécifiquement La définition est une triangulation, p. 60-66,

Paris, Presses universitaires de France, 3^e édition, 1990.

Bref, la connaissance était formelle et autoritaire. La société de l'époque assurait sa stabilité et sa hiérarchie en sanctionnant le savoir. Objets d'examen, les définitions se devaient d'être restituées de la façon la plus conforme au texte officiel et au manuel autorisé. Pour tout dire, il existait une définition vraie qu'il fallait savoir respecter. Ainsi, tout concept tendait à s'exprimer de manière unique et définitive dans sa vérité. Les définitions étaient faites pour durer et contenaient une valeur normative non négligeable. On peut imaginer aujourd'hui à quel point cette manière de penser a pu produire à l'époque une société consensuelle à souhait, unidimensionnelle, dirait Herbert Marcuse.

C'est donc sur ce fond peu propice à l'individualité qu'est né le premier modèle d'orientation. L'orienteur, ayant statut d'expert, faisait l'analyse de l'individu, définissait son profil à partir d'un questionnaire (plus tard, à partir d'examen psychométriques), procédait à l'appariement des caractéristiques personnelles avec des postes de travail et livrait son conseil. L'idée dominante était que chaque individu avait sa place dans la société, que cette place serait toujours sensiblement la même, l'individu s'engageant dans son rôle et demeurant comme il est.

Autant la société se servait jusqu'alors des individus pour maintenir sa stabilité, son autorité et son idéologie, autant, à partir des années 60, les individus vont découvrir le pouvoir de l'expression et la possibilité de faire servir la société à leur fin propre (l'État providence). Du statut d'objet devant se soumettre à la définition des rôles, l'individu découvre et accède au statut de sujet qui expérimente et qui choisit. Dorénavant, la connaissance ne sera plus nominale, mais procédera de l'expérience personnelle.

Chacun est autorisé à témoigner de ce qu'il éprouve et conçoit. Il est invité à prendre la parole et à faire valoir ses opinions et ses volontés.

Il est interdit d'interdire. Le pouvoir est à l'imagination, diront les soixante-huitards.

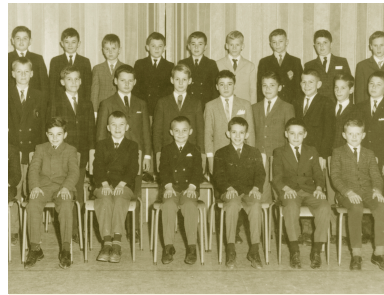
Le principe dominant de cette époque : l'individu possède tout en lui pour se réaliser. Il faut juste permettre que le désir prenne forme et que son unicité puisse s'exprimer. Carl Rogers se fera le chantre de la crois-

sance personnelle. Toute une psychologie humaniste (la troisième force après la psychanalyse et le behaviorisme) s'organise sous la bannière de l'actualisation de soi et du potentiel humain. L'idée directrice est celle d'un fonctionnement optimal auquel aspire l'individu. L'école va donc se redéfinir en fonction du développement intégral de la personne.

Désormais, la connaissance procède de ce fonctionnement. On voudra favoriser la maîtrise des processus tout autrement, sinon plus, que l'acquisition des contenus. L'orientation sera donc, dans les années 70 et 80, principalement fondée sur la psychologie cognitive et sur les modèles de développement vocationnel. Elle fera donc appel aux processus associés aux différentes étapes que comporte une démarche d'orientation.

D'ailleurs, la question fonctionnelle donne lieu, toujours à cette époque, au foisonnement d'ouvrages grand public portant sur le comment en toute matière. Comment on apprend, comment on organise son temps efficacement, comment on gère son stress et ainsi de suite, la bonne manière assurant le bon résultat.

Autant le paradigme ontologique a imposé ses contenus vrais, autant le paradigme fonctionnel a imposé ses processus efficaces. Le premier a provoqué finalement un « refus global » envers le climat pour tout dire dogmatique, le second, à force d'exercice sans trop d'insistance sur le contenu, pose inéluctablement le problème du sens, à la fois celui de la direction



Le changement apparaît comme une valeur en soi. Il est recherché et se révèle l'objet même de notre savoir, savoir-faire, savoir-être. Il est l'enjeu de notre époque.

« Où cela nous mène-t-il? » et celui de la signification « À quoi ça sert réellement? » tant pour l'individu que pour la société.

Notre besoin actuel d'un nouveau concept et d'une nouvelle pratique de l'orientation

Chaque époque se caractérise par une question dominante et c'est la question posée qui entraîne un état d'esprit, toute une nouvelle manière de penser. Et c'est ainsi que, depuis son commencement, la pratique de l'orientation a connu trois époques et donc trois formes différentes.

Première pratique : l'adéquation individu-travail

Pour orienter quelqu'un, il faut pouvoir identifier ce qu'il est comme individu, ce qui le caractérise sur le plan de sa personnalité, de ses intérêts et de ses aptitudes. Il faut pouvoir ensuite apparier son profil aux métiers et professions qui semblent le mieux lui convenir.

On croit, à cette époque, que la connaissance des traits et facteurs contient nécessairement une vérité, durable, invariable, qui assure la justesse du conseil d'un expert qu'on appelle orienteur. C'est l'époque où on s'oriente sous l'influence d'une personne avisée, l'individu étant objet et non pas sujet de cette pratique. Cela reflète l'idée d'une société stable, hiérarchique où chacun joue son rôle comme il se doit, tout cela laissant peu de place à l'individualité et à la créativité.

Deuxième pratique : la maturité vocationnelle

Pour orienter quelqu'un, il faut lui remettre la responsabilité de s'orienter par lui-même car, au fond, il est le mieux placé pour savoir qui il est et ce qu'il veut. L'art du counseling devient celui de redonner à l'individu le statut de sujet qui a tout ce qu'il faut pour se réaliser. Le « tout ce qu'il faut pour se réaliser » résultait alors de multiples études et modèles sur les processus et les étapes qui composent le développement, que ce soit le développement physique, social, moral, sexuel, intellectuel (cognitif) ou vocationnel.

L'idée directrice (1970-1995) était celle d'une sorte d'automatisme développemental et de fonctionnement optimal qui peuvent s'exercer dans des conditions de permissivité et de liberté. L'école va donc se définir autour du développement intégral de l'élève et voudra faire appel à sa créativité et à son désir d'apprendre et de découvrir.

La pratique de l'orientation deviendra d'inspiration développementale et prendra appui sur les phases et processus associés à la démarche vocationnelle. On voudra commu-

niquer aux élèves la méthodologie du choix de carrière. Ils seront invités à se comporter « vocationnellement » comme ceux et celles qui, selon les recherches, réussissent à bien s'orienter.

Conséquemment, la maturité vocationnelle sert d'objectif et d'assise au programme d'éducation au choix de carrière. Il s'agit d'une approche qui s'avérait, à son époque, largement fondée et justifiée par l'intention « éducative et préventive » d'instrumenter pour la vie, le bon choix étant celui qui est bien fait.

Ainsi, s'orienter devient une direction générale qu'on se donne en poursuivant une lecture toujours actuelle de sa situation.

Troisième pratique : l'approche orientante

L'époque actuelle, comme nous l'avons suggéré précédemment, tente de répondre à la question du devenir : qu'est-ce que cela devient? Où cela mène-t-il? Le paradigme évolutif s'impose à notre esprit d'une manière constante, voire obsédante. La réalité n'est pas seulement changeante, mais le changement est devenu notre réalité. Il est de tout ordre, rien n'y échappe : changement économique, climatique, géopolitique, technologique, scientifique, démographique. La liste paraît interminable. Le changement est devenu l'objet à connaître et à faire valoir. Nous n'avons pas à nous en défendre, nous avons à le valoriser. Nous participons tous à l'accélération de l'histoire que nous sommes en train de vivre. Le changement apparaît comme une valeur en soi. Il est recherché et se révèle l'objet même de notre savoir, savoir-faire, savoir-être. Il est l'enjeu de notre époque.

Nous avançons précédemment que le changement entraîne une crise et qu'il nous fait rechercher un autre paradigme. Le fait singulier consiste maintenant à vivre la crise d'une manière constante et soutenue parce que le changement est devenu l'objet à poursuivre. Nous ressentons tous l'urgence d'agir et c'est pourquoi le temps nous manque. Quand les gens sont interrogés sur ce qui caractérise l'époque actuelle, ils évoquent tous l'urgence dans laquelle ils se trouvent. Or, comme le souligne admirablement bien le professeur-chercheur Zaki Laïdi* (de l'Institut d'études publiques de Paris), l'urgence constitue un temps d'exception où seule compte l'action qui sait répondre immédiatement et efficacement à une situation qui ne souffre ni attente ni report. Du même coup, se trouve différé l'exercice de

la réflexion. L'urgence n'est plus un temps d'exception, mais notre mode de vie. Il n'y a plus un temps d'action et un autre de réflexion. L'action est connaissance. Le paradigme évolutif nous incite à connaître par l'action et l'interaction.

* À ce sujet, deux publications percutantes :

- *La tyrannie de l'urgence*, coll. *Les grandes Conférences*, Éditions Fides, 1999.
- *Le sacre du présent*, Paris, Flammarion, 2000.

Qu'est-ce qui fait ainsi courir notre époque?



Disons d'abord que l'information a remplacé la connaissance. Il existe même un jeu-questionnaire télévisé qui interroge les concurrents sur la dernière actualité, tout le contraire d'une connaissance qu'on tenait pour durable. Abordons l'affaire au premier degré. Si connaître veut dire être informé, connaître vraiment veut dire immédiatement. C'est pourquoi l'actualité en direct nous intéresse. Nous sommes alors branchés sur ce

qui nous paraît la véritable information, la dernière manifestation de quelque chose qui évolue, qui se transforme encore et encore en une autre manifestation qui s'annonce. Nous sommes alors dans le paradigme de la métamorphose, l'information étant l'objet instable de notre savoir toujours inachevé.

J'ai eu l'occasion de faire connaître mes observations à ce sujet dans un ouvrage précédent.* En voici un extrait de quelques pages qui rend compte, à mon avis, des conditions actuelles qui expliquent la nécessité d'une approche orientante.

« La réalité nommée, enfermée dans des définitions, constituait autrefois le fondement immuable des connaissances et des croyances. Cette façon formelle de contenir le monde assurait la stabilité d'une société qui maintenait ainsi son ordre hiérarchique et pour tout dire son autorité, toute définition tendant à être définitive et constitutive, d'un enseignement formel et disciplinaire. On s'entendait donc assez bien sur ce qui devait être objet d'éducation.

Peut-on dire aujourd'hui qu'il existe un modèle unificateur, une idéologie dominante, une seule interprétation des choses? Sous l'effet des sciences, sous l'effet aussi des processus démocratiques et sous l'influence des nouvelles technologies de l'information, la réalité échappe aux coquilles délimitatives de la pensée formelle. Elle retourne à son pluriel, à sa diversité, voire à ses contradictions, réfractaire qu'elle est dorénavant à toute tentative de la fixer de manière univoque. Non seulement se révèle-t-elle kaléidoscopique, versatile, paradoxale, mais s'ajoutent à sa complexité fondamentale les inventions du virtuel.

Est-ce assez dire que la réalité fluide, complexe et changeante, ne peut plus être réduite à sa désignation nominale, à son étiquette verbale? Elle est monde d'action. C'est par l'action et l'interaction que l'on connaît toute chose. Le rapport au milieu devient donc une « co-action ». Je connais en agissant, en éprouvant la diversité des apparences et des phénomènes liés à tout objet à découvrir.

Cette « co-naissance » dans la « co-action » requiert l'observation et l'expérimentation : elle m'oblige à être dans le monde. Un objet est connu quand j'en ai fait le tour, quand

je l'ai appréhendé sous toutes ses formes et dans de multiples conditions. Bref, tout objet, au lieu d'être abstrait et extrait comme autrefois de ses contingences, se doit aujourd'hui d'être saisi dans les contextes où il se trouve et donc toujours en référence au postulat de sa complexité et de sa pluralité.

Qui veut connaître, au lieu de tendre à l'essence de la définition, recherche davantage la richesse des manifestations et des modalités d'existence. Ce qui intéresse aujourd'hui, ce n'est pas tant l'invariance de ce qui est par ailleurs variable, mais, au contraire, le spectacle étonnant de ses variétés et variations, de ses métamorphoses et de ses évolutions.

Autant il y eut un temps où la recherche du semblable, du même, de l'identique, se voulait, malgré les exceptions, garante de la stabilité et de la pérennité du savoir, autant notre époque s'enivre de toutes les différences et différenciations. Partout, il y a la même quête des éléments de base qui, une fois identifiés, donnent lieu à des modifications et à des combinaisons quasi illimitées : le génome humain, le numérique, la nanotechnologie et les matériaux composites, les organismes modifiés génétiquement, les cellules souches et la thérapie cellulaire, et ainsi de suite.

Ce sont là des systèmes ouverts qui n'en finissent pas d'engendrer des applications nouvelles. Le libre-échange, la mondialisation, Internet, l'ordinateur personnel, la téléphonie sans fil, le multimédia s'avèrent des pratiques ouvertes.

Pour tout dire, nous sommes dans l'accélééré du devenir, nous sommes dans l'impatience d'en connaître toute l'histoire, d'en découvrir toutes les manifestations et les contextes. Nous sommes d'emblée motivés par les concepts ouverts qui laissent place à des conséquences inattendues, imprévisibles. Nous voulons être surpris et renouvelés par

les transformations, les innovations et les événements que nous provoquons ou qui nous interpellent. »

C'est sans doute pourquoi l'approche orientante nous intéresse. Elle se présente comme un concept ouvert qui correspond bien à l'esprit de notre époque.

Le paradigme du devenir laisse entrevoir une nouvelle pratique de l'orientation. Cette dernière apparaît déjà comme une démarche inachevée. Elle va se construire au fur et à mesure des expériences et des contextes. Ainsi, s'orienter devient une direction générale qu'on se donne en poursuivant une lecture toujours actuelle de sa situation. La profession, quant à elle, sera considérée comme une pratique qui peut varier considérablement selon les milieux où elle s'exerce. Être spécialiste en marketing dans le contexte d'une entreprise internationale de haute technologie ou l'être aux fins de promouvoir des événements d'intérêt public à caractère social et régional présentent forcément tout un monde de différences dans les valeurs de travail, les styles de vie et les qualités personnelles requises. Bref, la réalité dite « changeante » est de par l'esprit de l'époque qui s'applique dorénavant à saisir l'actualité, toute information étant mise au compte d'une meilleure capacité d'adaptation et d'une position stratégique plus avantageuse.*

* Le site monemploi.com,
un service de Septembre éditeur,
à pour message d'accueil
« Prenez des nouvelles de votre avenir ».



Pour tout dire, se connaître vaudra signifier se découvrir et se révéler par les défis qu'on vaudra relever, par des situations diverses et parfois extrêmes où il faudra se mobiliser. Comprendre le monde du travail vaudra signifier en saisissant les mouvements, les tendances, les exigences nouvelles particulière-

ment au regard de son secteur d'emploi et de son champ de spécialisation. Réussir sa carrière devra signifier trouver des milieux de travail, des contextes où apprendre, où mettre à profit ses compétences techniques et surtout ses habiletés dites contextuelles.

En résumé, le paradigme du devenir et de l'actualité nous fournit la clé pour comprendre les demandes vocationnelles des jeunes. Ils veulent se retrouver au milieu de l'action pour apprendre. Ils veulent être mis en contextes pour découvrir et se découvrir. Ils veulent observer de vrais travailleurs, ressentir de vrais milieux, constater directement en participant à des stages, à des journées carrières. Ils sont à la recherche d'une orientation active actuelle. Ils sont en attente d'un résultat mérité et concluant, en attente d'un élément coup de cœur et d'un contexte orientant susceptible de les faire avancer.

La meilleure façon pour nous, parents, éducateurs, conseillers, de comprendre les jeunes n'est-elle pas de saisir l'esprit de notre époque? C'est Confucius qui le dit : « Votre enfant n'est pas le vôtre, c'est celui de son temps ».

